

Un terrain en train de se faire :
Éléments sur le (possible) paradoxe de la transmission

MEMU Working paper n°2

Sylvain Antichan

Quand des chercheurs en sciences sociales enquêtent, ils recueillent des matériaux. Ces matériaux prendront plusieurs mois à être exploités. Mais, pendant une enquête, on ne cesse pas aussi de faire et de défaire des hypothèses. Parce que le propos d'un interlocuteur nous semble étrange, décalé ou parce qu'il résonne singulièrement avec nos préoccupations, ce propos peut susciter immédiatement des hypothèses plus générales. Beaucoup de ces hypothèses sont abandonnées au cours de l'enquête, soit que le propos recueilli demeure trop isolé, soit que son interprétation immédiate s'avère, à la relecture, erronée. Mais au fur et à mesure des terrains, certaines hypothèses se sédimentent. Repensées et reconfigurées, elles fondent certaines des propositions scientifiques soumises aux autres chercheurs. Dans ce post, on aimerait revenir sur l'un de ces étonnements du terrain à travers lesquels se forment des hypothèses à l'avenir encore incertain. Plus particulièrement, on souhaiterait montrer comment une hypothèse partielle sur la transmission de l'histoire a pu émerger au fil des rencontres avec les visiteurs, au fil des étonnements suscités par leurs propos. Il s'agit donc de présenter une recherche en train de se faire, dans ses tâtonnements et dans ses enthousiasmes.

En abordant le musée de la Grande Guerre à Meaux, nous savions qu'il fallait prêter une attention particulière aux processus de transmission de l'histoire. Le recueil de données est souvent lent, on amasse tous les éléments, même les détails *a priori* anodins, susceptibles de nourrir la réflexion sur ce phénomène. Mais, parfois, un entretien suscite directement la surprise. Ce fut le cas d'un entretien mené avec une famille, avec deux parents accompagnés de leurs deux filles. Ils résident en Seine-et Marne, la mère est fonctionnaire au ministère de l'Intérieur et le père ingénieur, leur « grande fille » est en 3^e et la « petite » en CE2. Cette séquence permet d'approcher le ressenti de l'enquêteur s'étant entretenu 45 minutes avec cette famille :

« *Sylvain* : Est-ce que vous vous sentez concernée par cette histoire ?

Grande Fille : Euh.... [silence] Ben, je sais pas, c'est pas... c'est pas nous qui avons déclenché la guerre, hein. Après...

Père : Mais concernée, toi en tant que... euh, citoyen ou habitant du XXI^e siècle... concernée par... en quoi ça te touche...

Grande Fille : [silence]

Mère : Est-ce que ça a un sens pour toi de l'étudier encore, d'être venue ici ?

Grande Fille : Ben oui, parce que c'est... parce que c'est dans mon programme...

Père : oui, mais indépendamment...

Grande Fille : Si je n'avais pas eu mon programme, non, je ne serai pas venue, je n'aime pas la guerre...

Père : ça c'est intéressant parce que c'est justement... J'ai une question pour ma propre fille, s'il n'y avait pas de musée comme ça, est-ce que ça serait bien ? Est-ce que c'est bien d'avoir ces musées là pour rappeler ce qui s'est passé ?

Petite Fille : [silence] oui

Père : Pourquoi ?

Petite Fille : Parce que comme ça on sait ce qui s'est passé, qui c'est qui est... un peu... on sait...

Père : [à l'autre fille] C'est intéressant d'avoir des musées comme ça ?

Grande Fille : hum

Père : Qu'est ce que ça permet d'avoir ces musées qui...

Grande Fille : oui, enfin, de pas oublier tous les gens qui ont fait la guerre mais aussi euh...

Petite Fille : de leur rendre hommage

Père : de leur rendre hommage mais qu'est ce que ça permet aussi ?

Grande Fille : [silence]

Père : si tu l'as dit, de ne pas oublier, tu l'as dit.

Grande Fille : [silence]

Sylvain : et vous vous sentez concernée par cette histoire ?

Mère : Oui. Oui, oui, oui. C'est vrai que ce n'était pas forcément la guerre que je maîtrisais le mieux [...]. C'est un devoir de mémoire qu'on doit transmettre, quelque soit l'âge des enfants. »¹

Ces adultes semblent réaliser leur visite non pas en tant qu'individus mais en tant que « père » ou en tant que « mère ». Ils prêtent un rôle civique à l'histoire. Il est important, pour eux, de transmettre cette histoire civique à leurs enfants. On pourrait même penser qu'il s'agit pour eux d'un attribut de leur rôle social de « parents ». Il faudrait écouter l'ensemble de l'entretien pour se rendre compte à quel point leur « grande fille » semble peu investir ce message, malgré l'insistance de ses parents. Elle semble même n'avoir prêtée qu'une attention distraite au contenu du musée, dont elle ne conserve que des souvenirs flous seulement quelques instants après l'avoir visité. En les écoutant parler, on a l'impression que cette transmission tant valorisée par les parents ne s'opère pas auprès de leur fille aînée. Cette première

¹ Entretien réalisé par Sylvain Antichan, le 1^{er} novembre 2014, durée : 45 minutes. Il n'est pas insignifiant d'ajouter que le père est d'origine martiniquaise. Sur l'ensemble des terrains d'enquête conduits dans MEMU, ce surinvestissement de l'histoire est typique des pratiques des visiteurs issus de ce qu'on pourrait désigner, faute de mieux, comme « les minorités visibles ».

impression n'épuise pas ce qu'il se joue durant leur visite, y compris pour leur fille. Toutefois, l'enquêteur ressort d'un tel entretien avec le sentiment d'un relatif paradoxe. La transmission, tant recherchée, ne se réalise que très imparfaitement. Le schéma de la transmission semble surtout mobiliser celui qui souhaite transmettre, beaucoup plus que l'adolescent à qui le message doit être transmis. La transmission renforce les convictions des transmetteurs plus que celles des destinataires. On a d'abord perçu dans cet entretien seulement une anecdote, bonne, tout au plus, à être racontée aux autres enquêteurs en fin de journée. Toutefois, au fur et à mesure de l'enquête, on a fini par prendre au sérieux cette interaction. En effet, toujours au Musée de la Grande Guerre de Meaux, une situation approchante s'est esquissée dans deux autres entretiens. Là encore, la volonté de transmission affichée par les adultes se confrontait aux réponses plus ou moins évasives des adolescents, si ce n'est à leur silence. Dès lors, on a pensé que quelque chose pouvait se jouer dans ces échanges, sans trop savoir quoi.

Nous nous sommes rappelés de ces entretiens quelques semaines plus tard, cette fois à Grenoble. Nous avons décidé d'entamer une enquête sur les « non publics » de l'exposition « Poilus d'Isère » du Musée de la Résistance et de la Déportation. Lors d'une pause-déjeuner, nous discutons avec notre collègue Brett Le Saint de la façon de mener ces entretiens, de la façon de présenter l'enquête, de la question qu'il convenait de poser pour débiter l'échange. Or, au moment du café, deux lycéennes se sont assises non loin de nous. Brett Le Saint a alors décidé de tester le dispositif que nous venions d'arrêter auprès d'elles. Comme il ne s'agit que d'un bref test improvisé, l'échange n'a pas été enregistré. Elles n'avaient pas visité l'exposition « Poilus d'Isère ». Elles ne visitent plus trop de musées ou d'expositions. Selon elles, les musées ne sont « pas de [leur] âge ». Mais, l'une, dans sa jeunesse, avait visité à plusieurs reprises le musée de la Résistance, avec sa famille, ses parents et sa sœur, notamment pour voir des expositions temporaires. Elle n'a que très peu de souvenirs de ses visites. Elle ne se souvient ni du contenu du musée ni des thèmes abordés par les expositions temporaires. Elle se rappelle surtout qu'elle déambulait aux côtés de sa sœur. Toutefois, elle n'en conclut pas à l'inutilité de ses visites de jeunesse. Elle compte bien retourner dans les musées quand elle aura des enfants. Il lui semble important, de « transmettre » à son « tour », à sa descendance². Avec Brett Le Saint, nous avons eu le sentiment de retrouver le paradoxe déjà esquissé à Meaux mais cette fois formulé par une seule et même personne. Cette lycéenne ressent la nécessité de reproduire ces actes supposés transmetteurs quand elle sera

² Cette jeune femme est en terminale S dans un lycée privé. Son père est ingénieur en sciences économiques et sa mère est directrice financière. Ils vivent à Grenoble (entretien informel réalisé par Sylvain Antichan et Brett Le Saint, le 4 décembre 2014, durée : 20 minutes).

mère alors même qu'elle n'a pas retenue grand-chose des visites réalisées quand elle était enfant, si ce n'est la nécessité de transmettre.

Quand l'enquête sur les « non-publics » a débuté cette piste s'est avérée féconde. Ce paradoxe est même devenu l'une des figures les plus fréquemment rencontrées dans les entretiens menés avec les étudiants et, surtout, avec les étudiantes. Parmi les individus rencontrés à la bibliothèque universitaire et municipale, aucun n'avait visité l'exposition « Poilus d'Isère ». Par contre, le musée de la Résistance et de la Déportation est très fréquenté par les scolaires. Ainsi, parmi les étudiants ayant passés leur enfance à Grenoble et dans les environs, nombreux ont réalisé une visite avec leur classe dans ce musée. Ces étudiants ne conservent que très peu de souvenirs de leur visite. Parfois, ils se rappellent plus du trajet jusqu'au musée, moment ludique avec les camarades, que de la visite du musée en lui-même. Pour le musée, ils se rappellent qu'ils s'étaient amusés avec leurs amis, que ses pièces étaient très « sombres » ou encore qu'un dispositif permettait d'allumer des petites lumières sur une grande carte en relief. Conjointement, plusieurs femmes interrogées (et non les hommes pour le moment) disent la même chose que la lycéenne. Elles ne fréquentent plus trop les musées mais elles comptent bien y retourner, plus tard, quand elles auront des enfants parce qu'il est important de « transmettre ».

Au cours de l'enquête, ces deux étonnements se sont faits échos. On a d'abord rencontrés ces visiteurs adultes venus avec leurs enfants et qui cherchent à transmettre une vision civique de l'histoire. Les propos tenus par leurs enfants laissent penser que cette transmission ne s'opère que très partiellement. Une telle tension s'incarne régulièrement au sein d'individus entre deux âges, qui ne sont plus des enfants et pas encore des adultes. Comme les enfants, ils n'ont retenu que peu de choses de leur visite, les années passant les souvenirs sont mêmes extrêmement flous et parcellaires. Ils auraient pu en conclure à l'inutilité de ces visites. Or, tout au contraire, quand ils se projettent à leur tour comme parents, du moins comme mères, ils s'imaginent, à leur tour, endosser le rôle de transmetteur. Passés les premiers étonnements, ces figures en se répétant dans plusieurs entretiens sont devenues un nœud à interroger. Elles ont permis de formuler une hypothèse de travail. Le musée transmet d'abord l'importance de l'idée de transmission, quelque soit le contenu effectif réellement transmis. Plus que des connaissances précises, on apprendrait d'abord au musée cette idée de transmission et de son importance. Ainsi formulée, l'hypothèse est caricaturale. Mais elle permet, selon l'expression de Paul Veyne, d'« allonger le questionnaire », d'enrichir nos interrogations et nos problématiques. Une telle hypothèse recoupe la réponse de l'une de ces étudiantes se projetant en tant que mère. Elle affirme que

l'histoire est « importante ». Quand je lui demande, un peu mal habilement, d'explicitier pourquoi l'histoire lui semble « importante », elle répond : « on m'a appris cela », on m'a « toujours appris que l'histoire c'est quelque chose d'important ».

Ainsi, la transmission semble d'abord produire des effets sur les individus qui endossent le rôle de transmetteur. Quant aux destinataires, régulièrement, ils ne retiennent pas grand-chose de l'histoire qui est donnée à voir. Ils ne retiennent pas grand-chose du contenu qui est censé être transmis. Mais, ils ne retiennent pas rien pour autant. Ils retiennent ce rôle social de transmetteur qu'ils escomptent un jour, à leur tour, endosser. C'est à travers ce cheminement qu'un étonnement de terrain s'est mué en hypothèse, hypothèse qu'il convient encore de travailler, de confirmer ou d'infirmier.